

STEPHANE BRETON

RHIZOMATIQUE

« Souviens-toi que, tout en étant mortel par nature et bien que disposant d'un temps limité, tu t'es élevé, grâce aux raisonnements sur la nature, jusqu'à l'illimité et l'éternité, et que tu as observé « ce qui est, ce qui sera et ce qui a été », Metrodore

« Les définitions sont très libres, et ne sont jamais sujettes à être contredites ; car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra. », Pascal

Préface

Avant-propos

On couche des mots pour saisir une idée, une forme, une expérience, un sentiment, une impression.

On tente ainsi de découvrir un essentiel. On apprivoise alors des réalités, des mondes, des imaginaires. On parcourt de nouvelles terres.

Ce travail d'écriture, de semis, de tamisage, est le résultat de rencontres, d'échanges réels ou rêvés avec des passagers de la vie – passés ou présents. Sans eux, rien ne serait réellement possible.

Les lignes de cet ouvrage sont le passage à une brièveté qui m'est chère car elle est une correspondance sans destinataire connu. Ne pas s'appesantir, juste s'appuyer pour rebondir, aller en-deçà et au-delà. Un même mouvement. Une brièveté faite pour effleurer un inachevé, tisser des liens vers des horizons indéterminés. Une reformulation permanente pour saisir ce qui est, ce qui advient.

Comme un rhizome, ces lignes s'entrelacent, se ramifient dans tous les sens. Elles se transforment l'une l'autre et peuvent parfois se traverser. Elles ne sont ni linéaires ni hiérarchisées. Elles s'efforcent de se connecter de manière hétérogène et de se perturber de façon imprévisible. Elles sont rhizomatiques.

J'espère que vous aurez le temps de passer sur ces mots comme un marin sur les mers sans rien espérer ni vouloir. Peut-être même dans un état de confusion, de veille troublée, de conscience narcotisée, il pourrait se passer quelque chose que vous seul estimerez alors singulier. Un intérêt pourrait se dévoiler. Une intention se produire. Une question se poser. Un rien exister.

Paris, novembre 2017

L'élan vital

« Nature peu tout et fait tout », Montaigne

La Vie, la Nature, le Vide forment une et même énergie. Cette énergie existe par et pour elle-même. Elle est autogène. Elle fonde un Tout. Cette totalité constitue le principe premier ou catégorique. Il est dénommé le Cosmos. Le Cosmos est un, unique, absolu, infini, universel et immanent.

Le Cosmos est la cause (ce qui explique), le principe (ce qui constitue) et le fondement (ce qui justifie) de la réalité phénoménale.

Le Cosmos est neutre en soi. Seul le regard de l'Homme le particularise, le personnifie ou le réduit à un ou plusieurs éléments distincts.

La vie est un heureux hasard sans objectifs ni motifs.

L'Homme est une contraction cosmique.

La vie est animée par un triple mouvement continu, immédiat et permanent de création, de conservation et de destruction. Cette dynamique constitue le socle de la réalité phénoménale.

La réalité vécue par l'Homme constitue le monde relatif. Un monde fait de changements permanents, de différences et de dualités. Le monde phénoménal est un espace-temps limité.

Le monde relatif est un élément du Cosmos. L'Homme est une partie de ce Cosmos. Une partie prenante, agissante. Une partie finie au plan phénoménal, mais susceptible de transcendance.

Tout Homme qui n'accepte pas les conditions de sa vie se trouve réduit à vivre une vie mécanique.

Il y a une vie biologique et notre vie poïeologique. Une vie faite de commencements.

La vie est une fluence.

Vivre, c'est être bref.

Convertissez-vous à la Vie !

Comme on n'apprend pas à avoir faim, soif, à dormir, on n'apprend pas à être. On l'est à chaque instant sans en avoir conscience. Disposer d'une pleine conscience nous permet de percevoir plus librement notre unité d'être.

Être touché – pleinement – par la vie, c'est vivre une transformation radicale.

Ne plus être occupé, débordé, envahi – juste vivre. Sans nécessité, sans utilité pratique.

Con-naître, c'est naître à son être, à ce que l'on est.

Il convient de vivre ce que l'on sait plutôt que de savoir ce que l'on pourrait vivre.

Lorsque le pourquoi prend fin, la vie est là.

Il y a nos mondes. Ceux du champ psychologique, émotionnel, social. Des mondes désirés, représentés. Et il y a le monde : celui de la vie libre de toute intention particulière.

La vie d'Homme est faite du cheminement vers la Vie. Ce cheminement est une source indéniable de joie du corps et de l'esprit.

Testez la vie ! Vous y puiserez cet indissoluble lien qui relie chaque Homme : l'indestructible foi de vivre et de poursuivre le Grand Œuvre.

La vie percole ; l'Homme doit en faire de même.

La vie est une science ; une science du soi, du chemin vers l'instant premier.

La vie est une impérieuse involution.

Asphyxier l'avoir permet de faire naître l'être.

L'affirmation de l'avoir est un tremblement permanent du désir inassouvi. Une palpitation inachevée.

La vie observe-t-elle l'Homme se débattre dans sa non-fluidité ?

L'intuition est une connaissance soudaine, spontanée d'un ou de plusieurs éléments qui composent la vie. C'est un maillage fin et subtil qui donne accès à ce qui est vécu ou serait à vivre, en pleine conscience. C'est un bien précieux qui doit être canalisé, concentré et écouté.

L'arrêt d'une vie phénoménale s'ouvre sur un retour à la source vitale.

Au terme d'un certain point, le retour est vain. Il faut atteindre ce point.

L'instant décisif est permanent. Il est de tous les temps.

S'arrêter de vivre est une sagesse à condition de vivre, à plein.

Que dire d'un Homme mort ? Qu'il n'est qu'un processus en devenir. Une décomposition biologique et symbolique. Une décomposition observée par le corps familial, social et politique.

Lorsque l'élan vital cesse, la mort s'installe sans que j'en aie la sensation. L'agonie est le passage sensible de la vie vers la non-vie. Au-delà, ma sensibilité phénoménale ne s'exerce plus.

Une distance prudente, sensible, lucide face à la mort est la garantie d'une fluence non affectée vers la source vitale.

Comment peut-on jouir du monde sans se retirer en lui ?

J'ai cru que pour chaque question une réponse naissait.

J'ai su qu'à chaque réponse une question mourrait.

J'ai donc accueilli chaque question comme une réalité sans réponse.

Ne pas se soucier, être négligent, nonchalant ; désœuvré, sans préoccupations mondaines, c'est être en mesure de se modifier. Au milieu du vide, élargir l'horizon.

Ne pas remettre au lendemain ce qui fait joie est une nécessité. La vie se meurt pourrait-on dire de ces renvois permanents à l'après. A l'aurore de la mort, nombreux sont ceux qui décèdent affairés. Quel malheur !

Certains se préparent toute leur vie à vivre sans jamais jouir de ce qu'offre la vie.

Seconder le monde est l'œuvre d'une vie.

Vivre réclame de s'extraire d'une vie collective trop puissante et épuisante.

L'Homme est en cours.

Être sans importance. Ni maître de sa vie, ni vouloir devenir.

Le singulier-pluriel, vice versa, est la réalité unitaire.

L'Homme en vie est dans l'écoumène.

La persévérance dans l'être est essentielle à une bonne vie.

L'être est irrémisssible.

Quel est mon visage ? Être-naître-lumière.

L'être humain est primitif. Appuyons-nous sur cela pour persévérer dans la puissance de son être.

Être seul avec la vie, voilà la grâce.

Être soi-naître à soi – comme le cosmos.

Je suis un infini inconnu.

Attendre de vivre sa propre vie au lieu de jouir de la vie.

Tri dimension vitale : masculin-féminin-androgynie, à la fois.

L'Homme est une question.

Il n'y pas de chemin, voilà ce qu'il faut admettre. La vie est une aporie.

La permanence de notre raison est folie. Nous virons tous à certains moments à la frontière de la dé-raison raisonnable. Voilà pourquoi, nous imaginons, nous scrutons l'impossible ; l'invisible pour nous sentir être.

Pourquoi ressentir la vie comme un danger ?

Mourir à la vie, c'est vivre pleinement.

La vie n'est pas une succession de résolutions de situations. Se limiter à cela, c'est réduire sa vie à une banale mécanique. Il n'y a en fait rien à réussir.

Être soi, c'est être sans condition avec la vie.

Une destinée humaine est un vide sidéral. Soufflez, respirez, profitez !

On ne se refuse pas à la vie. Jamais. Elle est une victoire sans combat.

Être selon sa nature. J'entends ici être comme la nature : unifié, ductile, sans attente.

Déroger à sa nature, c'est quitter l'ordre de sa vie, ne plus être con-forme à ce que l'on est.

La vie ne court jamais, les Hommes trop souvent.

Participer à la vie nous fait prendre conscience du processus d'accélération de nos particules vitales. Immergé dans le flux cosmique, l'Homme est Ultime.

Si tu ne vis pas ta vie, les autres en profiteront.

Ne jamais s'empresser – sans presser. Le temps ne s'évapore pas !

Ce que l'Homme acquiert, il en jouit en l'offrant.

La vie enseigne, l'Homme se renseigne.

Les événements arrivent comme ils veulent.

L'Homme est drogué à l'émotion. Il dit alors de lui qu'il vit pleinement. Il est tout au mieux l'esclave de cette adrénaline sensitive.

Être soi inclut d'être à l'aise partout, au repos de tout.

L'art de vivre est une danse. Sauter par-dessus les obstacles, éviter les impasses, s'envoler à chaque instant, redescendre à l'équilibre, être en haut, en bas ; jouir du mouvement, des repos, des silences.

Nous sommes des mangeurs (de temps, de nourritures, de connaissances, d'énergie) et des mangés (par la société, la famille, notre mental, notre égoïsme....).

La vie est un miracle de chaque instant. C'est une folie créatrice. On l'oublie souvent.

On ne s'étonne presque de rien –même pas de vivre. C'est une pathologie de nos sociétés technopassionnée.

« Ne pas perdre son temps » est une expression dont on mesure mal l'intention. Employée dans le sens de « mon temps est précieux, merci de ne pas le gaspiller », cette expression familière est illogique. Car il ne s'agit pas de gagner du temps. Chose impossible. Mais, décidément, de faire corps avec l'instant vécu afin de vous vider du temps mesuré, valorisé. Vous pourrez alors perdre votre temps afin d'être à la vie.

La mort ne s'oppose pas à la vie mais à la naissance. En conséquence, la mort est une partie de la vie.

La mort est la grande histoire du vivant.

La mort n'est jamais tragique. Ce que vous en faites, l'est.

Dans la mort, mon monde s'effondre, seul le monde se poursuit.

Tout meurt. Personne ne sait mourir. Aucune expérience ne nous y aide totalement. C'est seul que nous affronterons le grand mystère.

La mort nous en parlons par ignorance. Nous en avons peur par inconstance. Nous la vivons par procuration.

Ce qui fait corps

« La joie est un sentiment par lequel la puissance d’agir du corps est augmentée ou aidée », Spinoza

Le corps est un champ magnétique. Il attire à lui la vie.

Le corps pense l’audace d’exister.

Le corps-matrice –expression de l’unité.

En deçà du langage, place au corps.

Musicalité corporelle. Le corps est la tonique de l’Univers.

A priori – le corps nous installe dans le monde. Il est une orthopraxie.

La relation sensible, spatio-temporelle, cognitive, spirituelle, au monde est initiée par le corps existentiel.

Le corps tel l’époché.

Ce qu’il incarne est l’essence de la vie. Il porte en lui l’étincelle cosmique, le jour et la nuit, la complétude vitale.

Le corps enseigne l’Homme. Encore faut-il que celui-ci lui y prête toute son attention.

Je suis ce corps plutôt que j’ai ce corps. Voilà la réalité.

On ne dépasse le corps-objet qu’en vivant ce qu’on est à travers lui.

Il y a votre corps-monde. Celui qui s’inscrit dans un maillage sensible, profond, dynamique, à la vie. Il se différencie radicalement du corps prothèse, vulgaire, inadapté, recroquevillé. Ce dernier est subi, sans réelle vie animée. Fuyez-le !

Le corps est un fluide, un médium capable d’inventer une infinie réalité.

Le corps est un in-forme – au sens de « qui n’a pas de forme déterminée » afin d’être le canal de vie.

Ni masculin, ni féminin –tout à la fois, le corps est un/une épïcène.

Le corps nous convie à désapprendre, à rompre avec nos comportements mécaniques, répétitifs, rétrécis.

Le corps est un asseoir. S’abandonner à l’instant présent fait du corps le temps-lieu du possible.

L’attention vigilante du corps –cette assise juste et précise, soigne l’âme.

Le corps est animal avant d’être un organisme culturel. Il convoque l’acte de survie de l’espèce.

Liaisons et correspondances, le corps tisse sa toile de et dans la vie.

La reprogrammation corporelle est l'action qui réinitialise chaque jour, à chaque instant, notre relation au monde, à la vie, aux autres. Ce processus vital est l'hypnose (ce « quatrième état » après l'éveil, le sommeil et le rêve). Vécue « naturellement », sans effort, sans intention, ni but. C'est la « veille paradoxale ». Lorsque le trouble apparaît (dépression, mélancolie, névrose chronique, psychose...), le réajustement à notre cortex extérieur est nécessaire.

D'instant en instant, le corps se reconnecte, en amont, du jaillissement spontané de la vie originelle. Il se recompose. Il se vide des conventions acquises et se laisse aller à une nouvelle perception. Une perception ouverte sur des possibles encore non formulés et qui n'attendent que leur effectuation. Le corps se réinvente par anticipation – ici et maintenant.

Le corps est poreux.

Notre corps n'est pas un objet ni notre environnement un décor. En se réappropriant l'être-corps et son environnement-vivant, l'Homme prend conscience de sa vitalité.

Pour que le nouveau émerge, il faut laisser faire le corps.

Le corps autorise cet extraordinaire mouvement de la vie : être en mesure de se recommencer, chaque jour.

Parce qu'il est imaginatif, le corps est un miracle.

Le corps installe un espace-temps indéfinissable, qui permet de se sentir. Ce que je nomme : le sentir- vivre.

Le corps est une sensorialité singulière. Il absorbe, digère, transforme ce qui l'anime, l'entoure. Il recycle tout.

Le corps est une activité intégrale. En cela, sa capacité à appréhender de manière dynamique et totale la réalité présente –consciente ou non, est d'une étonnante justesse.

On enchaîne comme un corps. On dynamise comme un corps. On passe comme un corps.

Le corps vivant impose l'oubli du passé, la présence à l'instant, la nullité de l'avenir.

Le corps est un canal vers le commun. Un lieu-temps indéfini capable de produire une relation à soi, à l'autre, sans s'appesantir sur le pourquoi et le comment de cette réalité.

Le corps est pluriel. Il est bio-logique, affectif, laborieux, réflexif et engagé. Il est cet outil de création, de structuration. Il s'active à la tâche, plaide pour certaines causes, en réfute d'autres.

Le corps est une force géologique et écologique majeure.

Être à l'aise dans son corps, c'est être en accord avec son monde. Dans un état de neutralité harmonieuse tel le funambule entre ciel et terre.

Il existe indéniablement une corrélation insécable entre le corps et l'élan vital. Ainsi, lorsque le corps se rétracte en lui-même, il s'ouvre à la totalité de la vie. L'obscur clarté de son centre primordial se diffracte et élargit l'horizon du sujet de la vie.

Au fond, le corps est ce plan intégré où les déformations complexes et successives vécues par la personne épousent les transformations continues de la vie. Le corps est en quelque sorte une topologie.

D'une certaine manière, le corps est un point géodésique. Une triangulation permanente : Terre, Homme, Ciel.

De l'énergie pure, le corps est cette centralité harmonieuse, puissante et dynamique.

En puissance est le corps. Il dispose de cette capacité à faire de l'action latente une réalité nouvellement constituée. Le corps organise, réforme, innove.

Le corps, c'est la dé-raison. Cette capacité à tordre le cou à la pensée dominatrice, corruptrice de notre vision de la réalité.

Le corps est une épiphanie.

Parce que le corps-ouvert ne (se) répète pas, il n'est pas atteint de psittacisme.

Pour être dans le flux de la vie, l'Homme doit être acéphale.

Le corps est une homothétie.

Dans la complétude du corps siège l'éternité.

Le corps est une fulgurance. Il est irréfragable.

Parce qu'il s'étend avec agilité dans l'espace et le temps, le corps ne rompt pas. Il est cet être-ductile.

La relation de corps à corps est une relation singulière. Parce que les corps commercent, ils communiquent la vie en augmentant chacun des corps en présence.

Ici et maintenant, le corps est en pleine synchronicité avec la vie. Il est tout entier à ses pensées, ses émotions, ses passions sans jamais rien n'opposer, ni diviser. Il colle à la vie en abolissant le temps et l'espace.

Quelque chose vient de vivre en vous. Le corps est là, sans rien d'autre. Ici et maintenant, il est « un-vous ».

En-raciné, le corps est un rhizome, une centralité énergétique irradiante.

Parler le langage de l'évidence. Toucher le fond, c'est être corps. C'est faire corps.

Le corps est une « verticalihorizontalité ». Une réalité intégrée.

Il préside aux mouvements. Il fait le geste attendu. Présent à tout.

Être aux principes des choses. S'adonner à l'expérience de vie, simplement. Jamais contre.

Rien ne se dérobe à la réalité corporelle. Il est intelligence.

Le corps colle à ce qui sent, voit, entend.

Laisser le corps agir dans la relation. Car chacun agit sur l'autre.

Le corps est au service de la fin. La fin des peurs, des obsessions, des rigidités, des frustrations, des volontés. C'est une mise en évidence des systèmes de références, de leurs limitations.

Le corps est un infini commencement.

L'agir

Qu'est-ce qui fonde l'acte authentique ? Sinon, l'intention désintéressée de ne rien attendre, de ne rien prétendre.

S'abandonner à agir, c'est convoquer les forces vitales en leur demandant de vous conduire dans un lieu inconnu.

L'acteur agissant – celui-là même qui s'invite à ne rien préméditer, agit comme un acteur libre de faire que les possibles soient autant de choses réalisables.

Le langage ne remplace jamais l'acte. L'acte est pensé et corporalisé. Sans cela, le langage est sans réalité effective. Il est un discours sur soi, sur les autres. Il ne fait pas vie.

Le langage installe une distance avec la réalité alors que l'acte, instinctif, spontané, sans finalité sinon d'être, produit le changement.

Le langage est une métaphore, l'acte une géographie.

L'acte héroïque est instant de vie brute, sans lendemain, ni intention particulière. L'individu n'est plus. Il est en quelque sorte dépassé par la force de vie.

Chaque acte de vie est a-moral parce qu'il est en lui-même neutre de tout jugement, autre que celui de vivre.

La volonté est une illusion. Une projection du moi omniglobant. Lorsque je dis « je veux », qui veut ? Le mental uniquement. Le sujet singulier, libre, est absent.

La solution à nos problèmes de vie résulte de la parfaite connexion à notre environnement.

Ce que je suis résulte de ce que l'autre fait de moi. Cet autre constitue notre environnement.

Agir, c'est ne rien exiger.

Manquer son but, c'est comprendre que la réussite d'une action est en grande partie vaine. Pour cela, il faut viser haut !

Une action parfaite ne laisse aucune trace.

L'agir est une expérience vitale.

A l'inaction, tout est possible. Annihiler son être et son action, et l'Univers est à vous.

En agissant, l'Homme s'efface. Il ne se heurte pas. Il coule à la vie. Il ne livre aucun combat.

A-gir. Ne pas s'activer. Traverser, complètement. Aucune différence nulle part.

Le pouvoir au service de l'action est une auto-destruction.

L'action délibérée et consciente est une action libre.

Nos actions influencent notre environnement autant que notre environnement agit sur nos actions.

La fraîcheur doit porter nos actions.

Agir passivement. Être activement passif. Attendre d'une attente agissante.

Il n'est pas question d'entreprendre. Il convient d'agir.

L'action franche, radicale, conséquente, est une action juste.

L'action vraie est sans velléité.

Il s'agit de se vider, délibérément de tout, pour produire un acte juste.

L'action vraie est un retour à l'ordre des choses.

L'action est heureuse par et pour elle-même.

L'Homme agit comme un funambule à la recherche de son équilibre.

L'action solidifie l'Homme.

L'action réveille, dévoile, soulage l'âme humaine.

L'action est le dévoilement du possible.

Agir, c'est fendre l'armure de la certitude.

Le mouvement de l'agir est « localité globale ». Vous êtes ici et au-delà parce que vous êtes maintenant – dans l'éternité.

L'action implique la totalité de l'être. Une complète présence. Une intense lucidité du présent.

L'énergie qui se déploie dans l'agir revêt deux aspects : le potentiel absolu et infini de l'action et sa dynamique créatrice.

Liberté d'être

« Est enim magnum chaos », Arthur Machen

L'Homme, en tant qu'être vivant, est doué d'intelligibilité, de conscience profonde et de liberté.

La raison donne à l'Homme les moyens de discriminer (définir, analyser, interroger) le monde phénoménal. La conscience profonde lui permet de percevoir la vie dans sa totalité : c'est l'infiniment possible. La liberté, celle d'être sensible à son Etre – corps-esprit/esprit-corps, est d'agir avec créativité.

Pour être libre, l'Homme doit comprendre et intégrer à sa réalité phénoménale, les mécanismes de la peur, de l'ignorance et de l'infantilisme. La peur fondamentale de mourir, l'ignorance des causes de sa souffrance (corporelle, psychique, métaphysique), l'infantilisme de son comportement mécanique (pensée, action, langage) qui constituent une chaîne invariable d'actions-réactions automatisées.

Pour être libre, l'Homme doit pratiquer la discrimination, la réduction et l'effacement du mental. Le mental est l'agitation liée à la mémoire des phénomènes passés, des projections futures et à l'absence de conscience profonde de l'instant présent, comme manifestation de l'élan vital.

La liberté, c'est réduire sa part de volonté à rien pour être tout. Tout à la vie.

En se soumettant aux forces vitales, l'homme crée sa vie. Il devient dès lors libre des artefacts de la vie sociale. Il est un avec la vie.

Être libre, c'est (se)-créer sans rien prétendre ni réclamer.

La liberté viole les lois humaines. Elle est cosmique.

La liberté arrache l'Homme aux choses.

La liberté n'est ni masculine ni féminine. Elle est sans attache formelle.

La liberté ramène l'Homme à sa totalité.

La liberté, c'est consentir totalement à son destin.

La liberté est un don spontané de la vie. Un don qui réclame de la part de l'Homme de ne rien attendre en retour : ni bienfaits, ni espoirs.

La liberté s'arrache à nos certitudes. Elle est une déconstruction radicale.

L'abandon -total et sans condition- à la vie, est l'accès direct à la liberté.

Je suis libre lorsque je suis complet ; je vis avec tout mon potentiel.

Creuser le sillon d'une pensée libre, d'un acte libre, c'est s'abstraire définitivement – ne serait-ce que le temps d'un instant – de ses contingences.

La liberté a un prix. Celui de prendre le risque de vivre authentiquement.

La liberté est le chemin vers la vérité.

Vivre seul (avec soi) et savoir dire non sont des conditions d'une vie libre.

La liberté n'est pas fragmentaire ; elle est une.

La liberté, c'est faire de son histoire un destin.

La liberté – puissance d'agir sans entraves.

Le sentiment de liberté – différent de l'émotion changeante, instable – est l'installation de l'Homme dans sa réalité divine. En équilibre parfait, il est dans la mesure.

La liberté compulsive est une expression chimérique. Libre sans démesure, uniquement dans la prudence.

Le monde est indépendant de ma volonté. Ce qui relève de mon illusoire volonté est mon monde. Lorsque je suis dans mon monde, je ne suis pas libre.

Le relié

« Ce n'est pas comment est le monde qui est Mystique, mais qu'il soit », « Le monde est indépendant de ma volonté », « Sur ce dont on peut parler, il faut garder le silence », Wittgenstein

Le champ de la religion, c'est celui de la vie dans sa totalité. Il n'est pas d'espace et de temps, qui ne soit la manifestation du mystère vital.

La recherche spirituelle est l'obscur clarté qui mène à soi.

Sortir de sa finitude, c'est conquérir son infinie réalité.

La seule religion qui vaille : la joie.

L'unique danse est la danse cosmique.

La religion est une mystique de la vie.

Ce que je sais, je le crois. C'est la raison certaine et sérieuse qui agit. Ce que je crois, je le sais. C'est la foi en l'invisible.

On doit croire pour croître ; croire en la vie.

Considérer les gestes du commun comme une réjouissance quotidienne, c'est se relier à soi et donc au Mystère.

La religion n'est ni le dogme ni le rituel.

L'institution religieuse est un pouvoir plus qu'une vertu.

La recherche théologique est une impasse. On ne pense pas l'indicible.

La logorrhée théologique est au service de la spiritualité matérialiste.

Vivre religieusement, c'est prendre conscience en son corps et son esprit de l'immatérialité de la force vitale.

L'intuition est une animalité humaine. Un canal d'éveil, d'intelligibilité et du sentir.

Le silence est la religion de la lumière.

Le silence est l'espace le plus intense que nous offre la vie. Il est le canal de circulation. Une complétude de significations, une pluralité de sensibilités.

La recherche spirituelle est une asymétrie ontologique.

Le comportement qui consiste à donner à voir ou à entendre sa foi est une forme d'idolâtrie. Quelle soit matérielle ou spirituelle.

Les religions constituées sont toutes des « ismes », des idéologies sacrées.

La religion, c'est le sentir subtil et non intentionnel. C'est la perception du sacré de la vie. De son irrésistible puissance créatrice.

D'une certaine façon, l'athéisme n'existe pas. Comment être sans dévotion à la Vie ?

Lorsque la masse confie son destin à une élite religieuse, elle nie sa singularité. Elle se parjure.

Toute « vraie » religion est transdimensionnelle.

Est-ce que D.ieu existe ? Cette question est un-possible. Est-ce que l'Homme est un Homme ouvert, sensible et complet ? Voilà la question.

Un D.ieu personnel n'a pas de sens. C'est une projection infantile de l'impuissance de l'Homme à assumer sa totale humanité.

La religion n'est pas une morale.

La société gouverne par des lois morales. Hors de ce système, elles n'ont aucune valeur.

L'acte spirituel est une intégrale légèreté de l'être.

Tout ce qui dépend d'autrui est immoral.

Le féminin sacré nous sauvera.

Le désir de la forme n'est pas l'indicible. Il est une adoration voire une idolâtrie.

Le matérialisme spirituel est une impasse.

D.ieu ne possède rien, faites de même !

Le politique

Le corps politique est un agrégat d'injonctions paradoxales.

La rhétorique politique est une dilution de la pensée.

Plus belles sont les paroles politiques, moins les actes vrais existent.

Le discours politique est organisé pour plaire et émouvoir dès l'instant de l'énonciation.

Le discours politique se généralise, se répète, se dilue, se fatigue, trop souvent. Et la démocratie en paie le prix.

Le discours politique est éminemment plastique. Il est en capacité d'intégrer des forces contradictoires et de construire son unité en s'appuyant sur des mythes, des représentations, des valeurs, des comportements, qui jusque-là ne formaient qu'un agrégat parcellaire.

Qu'est-ce qu'une bonne politique ? Sinon, de transgresser les normes actuelles pour ouvrir un espace de droits et de liberté renouvelé.

Le pouvoir politique est fondé sur ce que je désigne comme étant le méta-politique, i-e, l'État, les institutions démocratiques, les corps constitués. Cette subjectivité institutionnelle tend à se déliter. On est ainsi passé d'une dynamique de la confiance à une société de la défiance. Désormais, apparaît çà et là une déterritorialisation globalisée du pouvoir, qui donne naissance à une micro-politique, soit autant d'expressions de résistance, de réaménagement, re-contextualisation de la parole et de l'action politique. Une nouvelle subjectivité polymorphe est à l'œuvre (initiative individuelle, mutualisée, virtualisée).

Nous allons de plus en plus vers une situation d'hyper-démocratie où les partis politiques, qui jusque-là verrouillaient le système, se trouvent débordés par une expression politique désinstitutionnalisée.

Ce que nous constatons aujourd'hui est le développement d'un phénomène croissant de désinstitutionnalisation de la participation au politique. La centralité du discours politique, sa mise en œuvre, s'est déplacée à la périphérie au travers de mouvements solidaires localisés, du « zadisme », du hacking politique et de la viralité militante.

Aujourd'hui, le discours politique ne narre plus, de produit plus d'horizons indépassables. De sorte qu'il rétrécit le champ de l'action publique.

La violence du discours politique est proportionnelle au degré d'impuissance de ses auteurs à créer un désir commun.

Le discours politique pour être effectif doit s'affirmer avant tout comme une esthétique de l'acte public.

Le discours politique témoigne d'une érotique du pouvoir. Il est de ce désir de conduire, de séduire un peuple pour accoucher d'un destin, avec force et intention.

En imposant la loi, la règle et la forme, la société convoque la pluralité et la différence.

La société est vivante lorsque l'individu est à la fois en son sein et en-dehors de son centre. Il réalise alors sa singularité.

Le rapport au collectif est une exigence éthique pour l'Homme. La singularité de chacun est alors en mesure de se dissoudre dans l'autre, sans jamais se renier.

Les citoyens doivent s'interroger sur le rapport qu'ils entretiennent à la consommation technologique et à son usage. En la matière, rien n'est totalement neutre, positif ou négatif. Tout est ambivalent. Ce rapport constitue un paradigme essentiel pour comprendre ce que seront nos institutions politiques, économiques et sociales, demain.

La légitimité du pouvoir est une vision naturalisée (au sens d'autoriser par un acte public) du monde, de sa réalité politique, économique et culturelle. Elle est une projection symbolique sur le corps civil. Connue, reconnue par le corps social, cette légitimité est un « chemin droit ». Toute la question de nos démocraties modernes est de savoir si cette légitimité est corrompue. Et par conséquent, inapte à jouer sa fonction première de médiation au sein de la société.

La démocratie est une exigence éthique.

La démocratie se meurt de la stérilité du débat public.

La démocratie ne peut faire l'économie d'une réinitialisation de ses fondements. Sans cela, elle portera en son sein le germe de son aliénation.

La technologie et la politique ont cela en commun de comprimer le temps de la décision et d'avoir un égal accès aux données stratégiques.

Ce qui menace la démocratie, c'est l'hyper concentration des pouvoirs économiques, libres de s'administrer et de pourvoir à ses intérêts.

On ne peut prétendre à la démocratie sans interroger de manière critique et collective l'industrie, le commerce, la banque.

Une démocratie aboutie intègre des paroles publiques différentes de manière à en synthétiser l'essence. Il s'agit de servir le bien commun au-delà des conflits mortifères, de réinitialiser le système en le posant dans sa verticalité créatrice et radicale.

Le discours politique conduit le citoyen à se mettre hors de son corps démocratique.

La révolution est une superstition ; une idolâtrie matérialiste.

Tout individu est réactionnaire sur les sujets dont il est informé. Pour avoir des vues claires et progressistes sur un sujet, il convient de n'en rien savoir.

L'absence actuelle d'horizon politique peut être l'occasion d'asseoir une « incertitude heureuse ».

La question de l'absolu politique est reposée avec l'effondrement des élans utopistes, l'effritement civique et l'espérance déçue et dévoyée de nos sociétés d'experts-comptables, de commerciaux et de coaches.

La volonté politique est souvent considérée comme l'expression d'un gouvernement engagé dans la recherche du bien commun et de son libre accès pour tous. En réalité, cet acte de foi est le symptôme de son impuissance. En invoquant la volonté

comme le ferait un exorciste, le gouvernement témoigne de son impossibilité à faire face. Il alimente le flux de ses promesses non tenues.

Les dictateurs de l'extrême (Hitler, Staline, Pol Pot...) sont des « Prométhée noirs ». Ils sont les acteurs d'une violence barbare, radicale et industrialisée.

Le magma de l'expression politique porté par l'internet n'est pas canalisé vers le commun général. Voilà le défi majeur de nos démocraties occidentales.

L'individualisme radical est un poison pour nos démocraties.

L'un des futurs dangers de nos démocraties réside dans le développement d'une démocratie prédictive. Une démocratie par anticipation.

A bien y réfléchir, l'exercice du pouvoir relève plus d'une relation hasardeuse à la chose commune que d'une vision raisonnée et cohérente de l'avenir.

Les lois sociales sont régies par celles du marché. Suivre un puissant, quitter un faible.

L'éducation faite Homme

« Je me suis cherché moi-même », Héraclite

L'éducation a une valeur heuristique.

Servir l'intérêt des enfants librement, spontanément, de manière attentionnée et rigoureuse, est primordial.

Le temps du livre lent et silencieux est un acte d'éducation fondamentale.

L'acte d'éducation convoque le destin non matérialisé d'un individu pour en faire un sujet de sa vie.

L'éducation doit être une écologie cognitive, sociale et culturelle.

Éduquer, c'est renoncer à démontrer pour permettre à chacun de faire par lui-même.

Éduquer, c'est abandonner la contingence du vouloir pour transmettre l'état d'être à soi.

Pour éduquer : rompre, disjoindre, désagréger. Laisser reposer les résidus informes du savoir pour les réorganiser sous la forme de nouveaux tissus d'intelligibilité. La compréhension est alors autre.

La première règle d'une « bonne éducation » est de considérer que l'imagination doit primer sur le formalisme rationnel.

L'ennui – à condition d'être savouré comme il se doit – fait partie d'une bonne et vraie éducation. Une éducation à la simplicité de l'instant dans sa non-utilité. L'ennui rompt d'une certaine manière « la logique diabolique » de la compulsion de l'avoir dont savoir est une des formes.

Toute éducation est d'abord une éducation à la joie, à la créativité et à la singularité.

L'éducation vitale – circulation harmonieuse des énergies individuelles et collectives – permet de célébrer le partage et la coopération, de fortifier la créativité manuelle, corporelle et spirituelle.

L'éducation à la complexité est une approche transversale des savoirs. C'est un dialogue intelligent, ouvert, critique et curieux entre les disciplines. Elle crée des liaisons, des écosystèmes, des réseaux. Elle est une analogie de la vie.

Il est fondamental d'enseigner à vivre. L'enfant doit devenir ce qu'il est, individuellement et en lien avec sa communauté. Il convient qu'il puisse vivre l'étonnement, la réflexion, l'émerveillement.

Éduquer, c'est être à l'écoute de la singularité de l'autre. Cet acte nécessite une attention particulière, une vigilance de tous les instants.

L'éducation est une exploration collaborative de l'inconnu.

Délimiter les savoirs, c'est nationaliser des connaissances, construire des postes douaniers face à des enfants qui n'aspirent qu'à être libre d'apprendre.

Sanctionner l'erreur de l'élève, c'est le maintenir dans ce même état de passivité face à la connaissance. Alors qu'il faudrait poser la question du où et du comment.

Un enfant s'éduque seul. Plus le maître s'efface de manière intelligente, se réduit à n'être que l'autre dans sa singularité, mieux l'enfant comprend ce qu'il est, réellement.

Tout système éducatif est intrinsèquement voué à produire de l'échec. Car la normalisation des savoirs, l'uniformisation des comportements d'apprentissage, profitent à la moyenne, si peu au sujet singulier.

L'éducation à l'étreté (être à soi et au monde) est une condition à la plénitude des facultés humaines. Cette éducation permet à l'Homme de « se devenir ».

Être pacifique. Pacifier les injonctions paradoxales, ramener les contraires en leur centre, sans résistance. Être disponible. Voilà ce qui doit animer l'éducateur.

A l'école, chacun s'est posé la question de l'utilité des connaissances acquises. Souvent en vain. Au fond, la vraie question est celle-ci : en quoi ces connaissances nous ont-elles libérés ? Et de quoi ?

Le Littré définit l'éducation comme étant « l'action d'élever, de former un enfant, un jeune Homme ; ensemble des habiletés intellectuelles ou manuelles qui s'acquièrent, et ensemble des qualités morales qui se développent. » A l'évidence, la fonction, la mission –devrais-je dire – d'un enseignant n'est pas d'enseigner mais d'éduquer. Là est l'ambiguïté des professeurs. Ceux-ci se considèrent comme des porteurs, des passeurs de savoirs bruts. A juste titre, évidemment. Mais, pour l'être pleinement, il convient qu'ils acceptent toute leur mission : celle d'une tentative de complétude cognitive, sensorielle, corporelle, intellectuelle et humaine. Sans cela, ils renient ce qu'ils sont.

Être un éducateur nécessite une force morale certaine, une assise solide dans la vie, une passion à « faire Homme », un niveau d'exigence intellectuelle élevé. Tout cela, pour dé-former ; accumuler puis réduire les savoirs à ce rien critique qui permettra à l'enfant de penser par lui-même.

Éduquer au « bien souverain » - cette manifestation d'ouverture à la vie et au partage de cette énergie créative – impose de faire régresser nos jeunes au stade d'une « animalité humanisée », c'est-à-dire d'une confiance totale et absolue en la vie quels que soient les événements et les circonstances.

Comment apprendre sans bouger, sans expérimenter avec le corps les savoirs transmis ? L'apprentissage est avant tout un processus corporel. La verticalité spatiale des classes, où le maître debout enseigne à l'élève assis, concourt à installer des frontières dans l'interaction entre les êtres, à réduire l'effet d'appropriation des connaissances. Le savoir doit d'abord être ressenti dans le mouvement, par le corps. Il doit faire corps avec l'enfant.

Laissez votre enfant faire et dire des sottises dans la mesure du possible. Elles sont pour vous des erreurs. Pour lui, elles correspondent à des vérités de l'instant. Vous pouvez ensuite de manière empirique lui montrer, lui démontrer les contradictions inhérentes de sa démarche, de ses actes, de ses paroles.

L'essentiel de l'éducation consiste à montrer aux enfants comment voir les faits, les événements tels qu'ils sont et non tels qu'ils veulent les voir, les vivre.

L'éducateur éveille l'enfant à son intelligence. Une intelligence holistique qui consiste à voir ce qui est, de tout son être.

Dans l'acte d'éducation, l'autorité parentale est essentielle. Subtile, présente, attentionnée mais jamais imposée, elle doit conduire l'enfant à ne rechercher ni approbation, ni désapprobation de la part des parents. L'enfant doit être en mesure d'expérimenter son esprit critique et de décider par lui-même.

D'une certaine mesure, il n'est pas nécessaire d'enseigner vos enfants. Ils absorbent leur environnement, vos actes, votre positionnement dans le faire, le dire, le silence. D'où la nécessité de créer un climat d'ouverture, de découverte, d'attention, de partage.

L'excellence académique doit s'allier à l'excellence humaniste. L'éducation bonne, belle et vraie est une éducation de l'esprit, du corps et du cœur.

Une éducation belle, bonne et vraie est une éducation sans frontières. Elle n'accorde aucune limite à l'apprentissage. On y apprend à apprendre. On y refuse l'accumulation mécanique des connaissances, le culte du savoir et des méthodes comme une fin en soi.

L'éducation ne peut s'adresser à l'enfant en des termes conformistes. Elle doit s'engager à répondre aux questionnements de celui-ci de manière libre, spontanée, attentive, créative et globale.

Les conditions d'une éducation ouverte, humaine et créative est inconditionnellement la mise en place d'un ordre libre.

Éduquer, c'est entrer dans une relation juste, complète avec l'enfant.

La nature expérimente sans cesse, l'éducation doit en faire autant.

Savoir et non-savoir forment une unité de destin dont l'éducateur a conscience dans son rôle de servant.

Éduquer à la transformation de l'enfant, de son être, est un objectif de toute bonne éducation. L'amener patiemment à saisir les lois de la vie (changement, différence...), discriminer les mécanismes du mental (le désir, le poids de l'ego...), bâtir une relation juste au monde, à soi et aux autres (dignité, mesure, patience, observation, responsabilité, attention...). Au terme de cette évolution, l'enfant est un adulte au sens plein du terme.

De l'art de...

Créer est un non-vouloir.

Créer vous confronte à l'universel et l'indicible. Encore faut-il ne rien faire pour cela.

Tout artiste en tant que tel offre sa réalité, son monde à la déconstruction afin de renaître sous des formes inconnues jusque-là de lui.

La création est un acte de dilatation de l'espace et du temps.

L'art est un chemin de vie sans but ni résultat.

Si l'œuvre n'est pas le reflet du mystère, elle est absente à elle-même.

L'œuvre d'art nous dévoile.

L'art, parce qu'il respire à pleins poumons, nous inspire.

L'obscur clarté de l'artiste nous révèle la présence sublime du mystère. Ainsi, l'artiste nous délivre de notre torpeur. Nous recouvrons en quelque sorte la vue.

Saisir d'un seul regard l'image du monde confère à l'artiste sa noblesse.

L'œuvre est une image déformée des frontières du langage.

Face à une œuvre d'art (tableau, sculpture, dessin...), l'observateur – le spectateur engagé à voir – invoque l'universel créatif. L'observateur est alors à même d'éclairer l'œuvre par la confrontation de sa subjectivité avec l'universel inconnu : le mystère de la vie, qui se présente à lui.

La musique est silencieuse pour que les sons puissent communiquer.

L'artiste est un hérétique décomplexé, visiblement assumé.

L'art est une extension de l'être. Il nous donne la possibilité de faire siennes des expériences qui ne sont a priori pas les nôtres. Des expériences de vie qui transcendent notre singularité et nous conduisent à être autre – « un mieux soi ».

L'artiste dispose d'une mémoire archaïque. Ce qui le rend libre d'une méthode, d'une forme imposée, d'une finalité désirée.

En créant, l'artiste se quitte.

La radicalité de l'artiste est de ne jamais laisser de traces. Il ne livre aux yeux de son public qu'une œuvre instinctive et libre.

L'esprit de l'œuvre d'art possède la faculté de réduire la nature à la réalité signifiée.

L'œuvre recompose de manière fragmentaire quantité d'éléments décomposés. Combinaison modulaire.

L'artiste déduit plus qu'il ne désigne. Il joue avec l'incertitude de la vie. Il suggère des voies. Il accompagne l'esprit, sans se figer sur l'idée. Il atmosphérise une réalité passagère.

Les grands artistes sont des nouveau-nés.

L'art contemporain est guidé par le principe de l'accumulation, de l'agrégation, du « tout à voir » comme un absolu esthétique. De sorte que l'on confond l'instant créatif, mystérieux et universel avec l'acte consumériste. Dans cette scénographie-là, l'art est nié.

L'art ne peut être convié lorsque l'observateur n'est que de passage. C'est la présence attentive, la réduction du discours à sa plus simple expression, qui rappelle l'universel créatif, à soi.

L'art numérique convoque l'immédiateté, la pulsion, la vitesse et l'immatérialité.

L'œuvre totale est iconoclaste.

L'acte de création lève le voile sur l'idolâtrie, l'inauthentique et la surcharge esthétique.

L'œuvre d'art est une allégorie de la pulsion vitale.

Je me méfie des critiques d'art car leur seule gloire est de ne pas être des artistes.

Lorsque l'art est un système, une théorie, un dogme, il est une marchandise sur laquelle on spéculé.

L'art est une métaphysique.

L'art est la mémoire cachée de la beauté.

Créer, c'est œuvrer par collage de l'imaginaire et du réel. Lentement conjuguer les contresens, s'enfoncer derrière la raison des choses, immerger sa corporalité dans le bain du sensible.

L'art ne doit imiter mais transcender.

L'art est un horizon pour l'Homme.

Il n'y a pas de hasard en art !

L'artiste est le médium d'une conscience élargie, transpersonnelle.

L'œuvre d'art rachète l'Homme.

L'art ne mesure rien.

L'œil intérieur guide l'artiste vers l'œuvre.

L'art incorpore le présent infini. Il est a-temporel.

L'œuvre d'art est transparente. Elle est une formulation de la vie dans son immédiateté et son infinie réalité.

La création sort du vide total. Rien n'est appliqué sur la toile, la partition, la feuille. Tout est accueilli puis retranscrit dans la disponibilité.

L'artiste se prépare, convoque un état de vide sans volonté dans une attente non désirée mais vécue. Il est appelé. L'artiste est alors mûr à l'ouvrir. Il peut créer.

Dans les sons d'une symphonie s'expriment les sentiments du monde.

La musique comme la littérature initiatique nous parlent de nous et de la vie. Elles sont ce Tout-Singulier, à la fois.

Lorsque la musique n'est plus humaine. Elle se confond avec le cosmos.

Aimer

L'amour n'est pas une proposition logique. Il s'arrache à la causalité, déraisonne, déroute, nous pousse vers l'inconnu, l'imprévisible, l'insondable.

Dans le « je t'aime », qui est là – ici et maintenant –, face à l'autre ?

Il y a-t-il une fin à l'amour ?

On ne pense pas l'amour, on le vit, on le fait. On y est. Je suis en amour.

Il vous installe et ne vous retient pas.

L'amour déroge parfois à la loi de la gravité, il est alors suspendu en vous.

On ne combat pas par amour, on ne tue pas par amour, on ne détruit pas par amour.

Être amoureux, c'est un pharmakon.

Faire que l'amour te fasse !

En étant intensément vivant, l'amour nous transforme, dévie nos finalités, modifie notre puissance d'agir.

On ne peut aimer que ceux avec qui on a un contact sensible.

Il conduit, vous êtes son passager.

L'amour n'attend rien, n'espère rien.

Il n'est d'amour sans équilibre de l'âme.

L'amour n'est pas un jeu de langage. Il est un silence lumineux.

Aimer, c'est intégrer la singularité dans un commun de vie.

Aimer, c'est grandir ensemble sans moralité.

L'amour est lenteur, prudence et unité.

L'amour ne discrimine pas, ne compare pas, n'évalue pas, ne mesure aucunement.

L'amoureux n'a pas faim. Il est contenté.

L'amour est une partie entre égaux.

Il s'attache au présent ; un présent dérobé aux utilités, aux divertissements, aux projections.

Être transporté n'est pas l'Amour. Amoureux est le voyageur immobile. Être harmonieusement deux.

Oeconomicus

Le travail résulte de la singularité cognitive, sociale, économique, humaine de chacune des parties prenantes à l'acte de production. Cette richesse est une source de valeur et de partage.

Le travail créatif est avant tout un temps intuitif et oisif. Nul besoin de se donner de la peine ! C'est une écoute attentive de ses potentialités.

La « société digitale » porte en son sein un projet politique que l'on pourrait entrevoir sous cette forme : individualisme radical, démocratie confisquée par la privatisation des données, substitution progressive de l'intelligence artificielle à la présence sociale et économique de l'Homme, surveillance des comportements collectifs, prévalence de la prédiction sur la construction empirique.

La digitalisation du travail conduit à un double processus : de substitution et de dilatation. Substitution des tâches jusque-là effectuées par le travailleur au profit de la machine. Et dilatation du temps travaillé sous des formes nouvelles : contrats courts, entrepreneuriat, salariat, multiactivités, nomadisme des compétences techniques au profit de multiples commanditaires.

D'une certaine manière, l'économie libérale est en train de réhabiliter le prolétariat. En substituant la logique salariale jusque-là majoritaire à un entrepreneuriat promu comme libérateur, l'hyper centralité économique et financière produit une cohorte grossissante d'entrepreneurs laborieux. Ceux-là mêmes qui étaient protégés par un système social solidaire et redistributif seront demain confrontés à devoir s'assurer pour survivre.

La numérisation du travail met en scène une nouvelle classe de prolétaires de bureau, célébrés aujourd'hui, remisés demain au nom de l'impératif de compétitivité et de la destruction-créatrice.

La société bureaucratisée a créé des fonctions inutiles (fonctions de gestion de projets, de conseil, de contrôle, d'audit, d'évaluation....) au sein des entreprises privées et publiques. L'extension du domaine de la norme est le principal vecteur de ce mouvement. Les fonctions ainsi créées immobilisent le temps du salarié et vide de son sens toutes actions relevant de son principe. Cette dépossession humaine et spirituelle a un coût individuel et collectif majeur : stress, démotivation, absentéisme chronique, maladie professionnelle voire suicide.

L'hypercapitalisme, c'est la digitalisation des forces de production et du capital. Et une circulation extrêmement rapide de ces deux items.

La métaphysique de l'Homme du XXIème siècle est techno-biologique, financière, économique et digitale.

L'économie digitale produit de l'insécurité sociale et économique de manière croissante. Pour y faire face, une nouvelle donne est nécessaire : l'intermittence générale et solidaire ou le revenu d'existence universel.

Le travail dans son acceptation productiviste rétrécit l'horizon social, économique et symbolique du travailleur.

Pour le travailleur, seul compte l'éthique de l'acte de production.

Travailler n'a de valeur sociale qu'à condition de faire de l'acte de production ou de service un lieu de partage et d'apprentissage mutuel.

Entreprendre, c'est rompre avec ce qui nous est proposé. C'est une action fondamentalement disruptive.

La « création heureuse » est une manière de faire du « commun de production » un temps articulé entre vie travaillée et vie oisive. Un espace-temps créatif, socialement innovant, serein et partagé.

L'échange matériel est une équation neutre pour l'Humanité. Elle ne produit qu'une richesse inégalement distribuée. C'est une asymétrie économique et sociale, a priori. Seul l'échange des idées constitue un acte civilisationnel.

L'économisme – scientisme d'aujourd'hui – est devenu le dogme de nos sociétés du « quantifiable sans fin ». Cette forme de réductionnisme de la réalité nous installe dans une illusion collective paralysante.

La concurrence libre et parfaite est une métaphysique pour économistes.

L'essence de l'activité économique dans un système capitaliste est la consommation. En quoi cela peut-il constituer un projet de société durable et faisant sens ?

La globalisation – j'entends ici l'économie-monde – est une privatisation à grande échelle de la démocratie au profit des firmes transnationales.

La globalisation économique délocalise les politiques publiques vers les institutions financières internationales (FMI, Banque mondiale) et les bailleurs privés (banques, hedge-funds).

Les marques sont nos nouvelles idoles, le marketing notre nouveau testament et le profit, notre dogme.

L'économie est la première des sciences inexactes. Elle est au mieux un art social.

L'accumulation, la concentration et le stockage surdimensionné des richesses sont une aberration économique. Sans circulation libre, régulée et équilibre des biens et du capital, aucun système ne peut vivre, se développer et croître durablement.

Une économie viable est une économie de l'autolimitation.

Les marchés financiers sont ontologiquement irrationnels. Ils sous-estiment et/ou surestiment continuellement et de manière cyclique les réalités économiques, politiques, sociales.

L'économie n'échappe pas à la gravité. Les crises successives de nos économies contemporaines nous rappellent combien cette réalité physique est absente des logiciels des économistes officiels.

Une économie intégrative doit être capable d'associer : solidarité et efficacité, activité et productivité ; éthique et financement, responsabilité individuelle et devenir collectif. C'est une nécessité pour nous, demain.

Une économie hyper financiarisée est une voie stérile pour une société démocratique et socialement intégrative.

Le projet politique de l'ultra libéralisme (profit généralisé, moyen de production transnationalisé, financiarisation des marchés, parcellisation du travail) est de contenir la démocratie réelle pour la réduire à un simple marché électoral.

L'ultra libéralisme est une forme de totalitarisme. Pourquoi ? Parce qu'introduisant à l'infini la répétition et la prolifération, le système aliène l'Homme à la machine et son destin à celui de la cupidité sans fin. La puissance du nombre (algorithmique) devient un horizon indépassable.

L'espace-temps du libéralisme économique est l'hyper concentration des intérêts individuels. Intérêts érigés en finalité concurrentielle et défendus de manière radicale au détriment de l'intérêt commun : celui de faire société.

D'une certaine manière, nos sociétés occidentales produisent ce qu'elles ne consomment pas et consomment ce qu'elles ne produisent pas.

Nos sociétés libérales sont déracinées. Elles se développent selon un processus d'hors-sol, d'économie désincarnée.

Les tâches pour lesquelles on vous paie sont le plus souvent sans intérêt, ne signifient que peu de choses et ne semblent être que d'un usage restreint pour la société. On vous occupe à défaut de vous laisser le temps de vivre avec vous-même.

Le capitalisme est souvent moins efficace que ce que ses zélateurs veulent bien le dire. Pour preuve, la quantité de travail inoccupé est sous-estimée. Ce temps est consacré à effectuer des tâches personnelles au lieu de l'être à des tâches professionnelles. C'est un temps de résistance au système en place.

L'histoire du travail, c'est la poussée irréductible vers une réduction radicale du temps de travail.

Le travail est désormais privé de la puissance symbolique et politique qui a été la sienne. La robotisation et l'intelligence artificielle vont standardiser sa valeur et déposséder le travailleur d'une partie de sa réalité sociale.

La société de l'intelligence artificielle sous-tend un projet social radical. Ce qui constitue jusque-là notre imaginaire collectif (valeur du travail, régulation par l'emploi, promotion sociale, assise psycho-affective, relation à l'autre-social...) va être totalement remis en cause. L'Homme « a-travail » va petit à petit naître. Le processus Schumpétérien de la destruction créatrice va accoucher d'une société du post-travail où nos sociétés modernes seront confrontées à devoir vivre et penser hors des modèles du travail actuels. Sur ce point, nos politiciens sont très en retard sur la préfiguration sociale d'une telle société. L'évitement du débat, l'absence de prototypes socio-économiques et la grande faiblesse d'une alternative politique crédible, témoignent d'une peur ontologique de ce phénomène mondial.

Chaque crise économique est la conséquence d'une irrésistible croissance des gains de productivité due à une révolution technologique majeure. Une croissance qui, mal anticipée, non maîtrisée, mal régulée, contraint fortement le système et se traduit par des dysfonctionnements structurels substantiels (destruction de pans entiers de l'économie, émergence de nouveaux paradigmes, création de nouveaux besoins...), des manifestations sociales lourdes (chômage de masse, paupérisation,

accélération des inégalités). En cela, la crise économique est un pas de plus vers un changement de « civilisation économique ».

Demain, nous assisterons à la naissance d'un nouveau paradigme économique : l'émergence d'une économie du sujet. Le passage d'une économie de marché, industrielle, concurrentielle, nucléaire et normalisée à une économie circulaire, polynucléaire, collaborative et créative. Elle sera l'une des aventures humaines les plus intéressantes du XXIème siècle. Cette nouvelle étape de l'ère économique sera basée sur la globalisation des réseaux, la gratuité d'une bonne part de l'information et des connaissances, la dématérialisation des actes de production et la recherche du sens dans le « faire » individuel et collectif.

Nous cheminons vers la fin du primat du darwinisme économique. La société mécaniste, réductionniste, déterministe se dissout pas à pas dans des noyaux encore isolés et peu connectés (mais demain reliés) de la créativité organique.

Nous accouchons dans la douleur (sociale, financière, économique et surtout humaine) d'une nouvelle civilisation économique : l'ère de l'économie organique, cognitive, créative et spirituelle. L'entrée dans ce monde nouveau, c'est une autre manière de « faire et de penser-monde ».